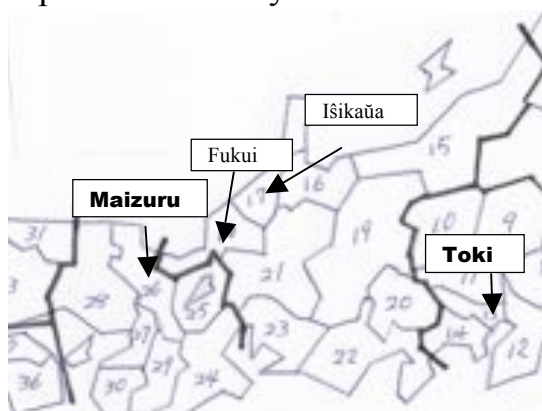


Le 25 août 2016

Six cent mille Japonais ont été détenus en Sibérie

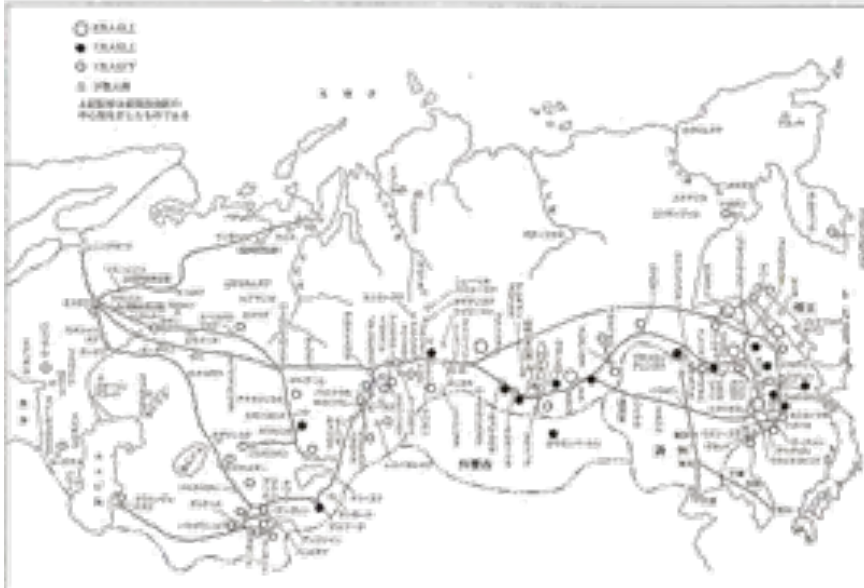
Les 19 et 20 août, le soixante-deuxième Congrès National des Mères s'est déroulé dans les départements de Fukui et Ishikawa. Ma femme, militante dans ce domaine, m'a invité à y assister. À cette occasion, nous avons décidé de visiter le “Musée des Japonais détenus en Sibérie”, qui se trouve dans la ville de Maizuru du département de Kyoto.



Après sa modernisation des années 1860, le Japon a tendu une main avide vers Taïwan, Sakhaline (île de la Russie Orientale) et le Sud-Pacifique, et dans les années 1920, il a commencé à envahir la Chine, l'Asie du Sud-Est et tout le Pacifique.

Quand il a été vaincu dans la seconde guerre mondiale, six millions six cent mille Japonais vivaient dans ces régions. Beaucoup ont réussi sans trop de mal à revenir au Japon, mais les six cent mille détenus en Union Soviétique ont eu de grandes difficultés. Nombre d'entre eux ont été transportés dans d'autres pays : l'Ukraine, le Kazakhstan, l'Ouzbékistan, la Mongolie, etc, comme le montre la carte ci-dessous.

Des camps de concentration pour Japonais



- plus de 20 000 détenus
- plus de 10 000 détenus
- moins de 10 000 détenus
- △ de nombreux détenus

À partir de 1947, ces détenus en Union Soviétique ont commencé à revenir au Japon et le retour s'est achevé en 1956. Ils furent acheminés vers dix ports japonais, parmi lesquels Maizuru fut celui qui fonctionna le plus longtemps, en fait jusqu'en septembre 1958.

Le thème central du Musée est la vie de ces détenus en Sibérie. La photo ci-dessous montre le journal de Seno Osamu (1908-1995), écrit sur des écorces de bouleau. On peut y lire les tankas et les haïkus que voici, qui ont trait à sa famille et à la vie difficile en Sibérie.



*Maman a fait un grog
de saké et d'œufs bien chaud pour
soigner mon rhume.*

*Nous avons ramassé gaiement
les patates d'un champ pris sur la
boulaie, bien qu'il y en ait peu.*

*Nous avons placé
les corps dans le tombereau
et les arbres faisaient cortège.*

*Au-dessus de la forêt d'hiver
la lune a commencé son éclipse à minuit.
Couchés sous un manteau
nous sentions l'air souffler par les fentes
dans la froide nuit hivernale.*

Des détenus ont emporté chez eux, en cachette, ces cahiers qui ont été inscrits au patrimoine mondial de l'humanité de l'UNESCO.



Des détenus japonais partagent équitablement entre eux une nourriture peu abondante à l'aide d'une balance. Au-dessus, dans un endroit un peu plus chaud, un malade est couché. À côté d'eux, un soldat soviétique se tient debout.

Après la seconde guerre mondiale, on a chanté de nombreuses chansons évoquant ces expériences de vie dans les camps de concentrations soviétiques. L'un des plus connus est “Une mère sur le quai”. Cette mère, nommée Hashino Ise, attendait le retour de son fils sur le quai du port de Maizuru. En voici le texte:

*Je suis venue ici aujourd'hui encore,
sur ce quai je suis venue encore aujourd'hui;
Je sais que mon rêve ne s'accomplira pas,
mais je suis venue dans l'espoir qu'un hasard se produira.*

(parlé)

De nouveau est revenu le bateau chargé de détenus, mais mon fils n'y était pas. Ne pouvez-vous pas me voir, debout, là, sur le quai? Le nom du port est Maizuru, grue volante. Pourquoi ne viens-tu pas à tire-d'ailes? Et s'il ne t'est pas possible de revenir, au moins dis-moi ne serait-ce qu'un mot...

Dans le musée sont exposées des lettres et des photos de madame Hashino. Elle logeait à Tokyo et, à partir de l'année 1950, pendant six ans, elle n'a cessé de venir au port de Maizuru, pensant que son fils reviendrait. En septembre 1954, le ministère concerné lui annonça que son fils était mort dans la bataille de Mudanyang, ville de la région nord-est de la Chine.

Or, surprise: selon une information d'internet, il n'est pas mort à la guerre et a vécu en Chine après la fin de hostilités. L'article mentionne: "*Le fils qu'elle attendait a survécu à la guerre. La chose a été révélée en 2000, après le décès de la mère morte en 1981. Il avait été fait prisonnier par l'Union Soviétique et transporté en Sibérie puis, plus tard, transféré dans la région nord-est de la Chine où il a servi dans l'Armée de la Huitième Route du Parti Communiste Chinois.*

Par la suite, il avait vécu à Shanghai comme radio et avait fondé une famille. Il savait que sa mère l'attendait à Maizuru mais, pour une raison qui n'est pas claire, il n'a pas pris contact avec elle. À partir de 1996, il a rencontré à trois reprises un groupe venu en Chine rendre hommage aux soldats japonais morts à la guerre, mais il a refusé de rentrer au Japon, disant qu'on le croyait mort et qu'il ne pouvait donc y revenir si tard."

L'année 2016 est le soixantième anniversaire de la fin du retour des détenus d'Union Soviétique. Pourquoi celle-ci a-t-elle détenu si longtemps ces Japonais? Le Musée en donne l'explication suivante: l'Union Soviétique a beaucoup souffert de la seconde guerre mondiale au cours de laquelle elle a perdu une très grande quantité d'hommes et de biens. D'où son besoin de main-d'œuvre. Elle a, du reste, agi de même avec les prisonniers allemands.

Mais il existe une autre explication: par un accord secret entre le Japon et l'Union Soviétique, le Japon aurait, lui-même, proposé que ces détenus restent en captivité pour travailler. Dans un article du quotidien Akahata du 24 août 2016, titré "Qu'en est-il de la détention de Japonais en Sibérie?" on peut lire: *Avant que Staline ne donne secrètement un ordre de détention de Japonais, il avait commandé qu'on garde sur place les prisonniers japonais qui étaient en garnison dans la région nord-est de la Chine. Pourquoi ce changement de décision? M. Shirai Hisaya, représentant du Centre de Recherche d'histoire entre le Japon et la Russie, l'explique ainsi: L'état-major général de l'armée japonaise avait proposé que l'Union Soviétique puisse disposer librement de prisonniers japonais pour l' Armée Rouge. Des documents rédigés par l'armée japonaise ont été découverts par M. Saitō Rokurō, le premier président de la Société des détenus et prisonniers, dans les archives de l'Union Soviétique.*

L'un de ces documents est de la main de Sejima Ryūzō, membre de l'état-major général. Ce dernier y proposait que l'Union Soviétique emploie à son gré les prisonniers japonais pour l'Armée Rouge. Un autre document, rédigé par Asaeda Shigeharu, membre, lui aussi, de l'état-major général, proposait que des prisonniers japonais s'installent en Corée ou dans le nord-est de la Chine, sous le contrôle de l'Union Soviétique, et que ceux ainsi logés perdent leur citoyenneté japonaise.

M. Saitō critique avec colère le gouvernement japonais et dit dans son livre: *"Après la guerre, beaucoup de Japonais émigrés furent abandonnés en Chine nord-orientale, tous les hommes ont été envoyés au combat et les prisonniers ont été déportés au service de l'Union Soviétique. Et ce ne furent pas là de simples erreurs, mais bien des décisions prises délibérément. Les détenus, ignorant tout de ces choses, dorment leur dernier sommeil en terre étrangère."*

L'Union Soviétique a planifié en détail l'utilisation des prisonniers japonais et a établi des documents sur chacun d'eux. Sept mille cartes et du matériel les concernant ont été récemment transmis au Japon. À présent, si les familles en font la demande, ces documents leur seront remis avec une traduction en japonais. Mais quinze mille morts n'ont toujours pas été identifiés et plus de trente cinq mille reposent sous un sol

gelé. Le ministère concerné a retrouvé deux-cent-vingt-quatre lieux de sépulture, mais il y avait alors plus de deux mille camps de concentration.

Dans le musée de Maizuru, ces choses ne sont pas du tout mentionnées, ni non plus la raison pour laquelle des Japonais ont tenu garnison dans la Chine nord-orientale et ont été faits prisonniers. On dissimule le fait que le Japon a envahi la Chine et on se contente d'apitoyer les visiteurs sur le sort misérable des prisonniers en Union Soviétique.

Durant la seconde guerre mondiale, trois millions de Japonais ont péri, dont 2,4 millions hors du Japon. Le gouvernement s'est efforcé, depuis peu, de recueillir les cendres de ces derniers, mais 1,13 million reposent encore en terre étrangère. Or les survivants de la guerre se font rares, par suite les informations sur ces soldats se raréfient également, c'est pourquoi, hélas, la plupart d'entre eux devront continuer à reposer là où ils sont morts, hors de leur pays, et ne seront jamais rendus à leur famille.